

Jean-Patrick BEAUFRETON



L'école solidaire



L'école solidaire

Les Infolites

— Vous comprenez bien, Madame le Maire, qu'il est impossible de donner notre accord d'accueillir les enfants dans ces conditions...

La mairesse d'Écomesnil avait beau demander un peu de tolérance ou de patience, soutenir un projet nébuleux et promettre de grands travaux, rien n'y faisait. La conclusion de l'inspecteur d'académie était sans appel : le village allait perdre son école faute d'une rénovation d'envergure. Mme Loiseau avait conscience du problème, il était le sujet de discussions sans fin avec l'institutrice, le conseil municipal et les parents d'élèves. La seule solution se trouvait entre la fermeture définitive et le tirage du Loto.

— Mais pas celui du patrimoine, parce que nos classes n'y sont pas inscrites.

La plaisanterie de Jacques, un des pères attristés, avait à peine déridé le conseil d'école.

Des élus ou des parents proposaient d'organiser une manifestation devant le rectorat. D'autres suggéraient de déplacer l'école dans l'église qui ne servait plus à grand-chose, elle non plus. Certains parlaient d'installer les pupitres dans la salle du conseil. Toutes les idées se heurtaient à la réalité des choses : jamais l'inspecteur d'académie n'accepterait un tel arrangement, aux allures de bricolage.

— Vous comprenez bien... était son leitmotiv, dès qu'on tentait de lui soumettre une solution. Il parlait toujours de « l'accueil des enfants », comme si ces mots répétés fermaient toutes les portes.

Une nuit d'insomnie, Mme Loiseau eut une image en travers de l'esprit : un rêve ou un cauchemar, elle ne saurait le dire ; une illusion, un coup de fatigue, à coup sûr. Des gens, impossibles à identifier, s'affairaient dans "son" école, ils brossaient, ils ravalait, ils peignaient avec les moyens du bord et mettaient à propre les vieux locaux. Plutôt que prendre son rêve au sérieux, elle le partagea pour détendre l'atmosphère d'une réunion moribonde ; une maman, bricoleuse et décoratrice à ses heures, inquiète pour l'avenir de ses enfants, releva l'idée et lança :

— Et si on s'y mettait tous ensemble ?

— Vous vous voyez, vous, transformés en peintre ou en électricien ? rétorqua Mme Loiseau. Tout est à revoir dans cette école de la troisième République. Ce n'est pas juste un coup de pinceau. Les gouttières, les toilettes, l'éclairage... j'ai demandé des devis, plus de soixante mille euros.

Le verdict tombait comme une masse au milieu des débats. Les têtes se baissaient :

— Le jour où Monsieur Jacques a parlé du Loto, il n'était pas loin de la vérité. Illusions, rigolades, mais aucune issue !

Le père d'élève pris à partie regardait la table. Ses lèvres se serraient, ses yeux clignotaient. Il cogitait. Après des hésitations, il bredouilla :

— Dites un peu, madame le maire : soixante mille euros, c'est avec la main d'œuvre ?

Mme Loiseau eut un moment d'hésitation. Où voulait-il en venir : lui le plombier allait-il proposer une réduction de son devis ? Ou faire le travail au noir ? Et même s'il acceptait de travailler à l'œil, il n'allait pas s'engager à assumer la peinture, l'électricité, revoir la cour de récréation et restaurer le préau. Les suppositions traversaient la tête de la mairesse qui répondit sans même s'en rendre compte :

— Déjà rien que les matériaux, ça reviendrait à une bonne vingtaine de milliers...

Là, Jacques se leva et devant le conseil d'école, il se lança :

— Voilà ce que je vous propose. Ici à Écomesnil, on est combien ? Même pas trois cents habitants ! Mais on a déjà Lionel, qui est électricien ; moi, plombier. Il y a aussi Gabriel Meunier, qui bosse dans les charpentes, la toiture et tout le bazar. Et il y en a sans doute d'autres que je ne connais pas. En s'y mettant tous, on aura au moins les compétences.

L'assemblée le regardait, incrédule.

— Si on demande aux parents de nous aider, en rajoutant les grands frères ou les grandes sœurs, on aura la main d'œuvre. Il ne restera à la mairie qu'à acheter les matériaux et on va bien arriver à faire le boulot.

Un silence, mélange d'incertitudes et d'espoirs, traversa la salle. Personne n'en croyait pas ses oreilles.

— Et l'inspecteur d'académie ? tempéra Mme Loiseau. Il va me dire : « Vous comprenez bien... on ne peut pas interrompre les classes pendant le temps des travaux. »

— Deux mois de vacances, répliqua Carole dont les jumeaux fréquentaient l'école, en juillet et en août... à ton avis, Jacques, ça suffirait pour tout remettre à neuf ?

— Si on s'organise bien. On cherchera quelqu'un qui saura prévoir le calendrier et on n'aura qu'à s'y tenir.

Le projet commençait déjà à prendre forme dans les esprits : un chef de chantier qui coordonne, des équipes d'ouvriers volontaires et bénévoles. La grosse incertitude restait le maintien dans la durée. Si des tensions venaient envenimer l'ambiance, le sauvetage de l'école tomberait à l'eau.

— Moi je suis volontaire, lâcha Carole la tête haute et la main lancée vers le plafond.

— Moi aussi, moi aussi...

Les bonnes volontés fleurissaient autour de la table. Pas un membre du conseil d'école ne manquait à l'appel.

Les démarches de Mme Loiseau s'enchaînèrent : les devis sur son bureau formaient une base pour négocier les prix et baisser les coûts. Les gens disponibles trois semaines ou deux mois au cours de l'été se déclarèrent par le seul bouche-à-oreille : au final, un habitant sur cinq s'inscrivit sur la liste. Les deux artisans et les professionnels résidant dans la commune apportèrent leur expertise, proposant même leurs engins et leurs machines pour alléger la facture. La mobilisation ne faisait pas la "une" des journaux, trop occupés à se lamenter des choses qui vont mal, mais elle mettait du baume au cœur.

Malgré le phénomène et son ampleur, la mairesse craignait le verdict de l'inspecteur d'académie :

— Vous comprenez bien que... je ne peux pas faire obstacle à un tel engouement ! Mais je ne donnerai mon accord que si les travaux sont achevés avant la rentrée scolaire.

Quand la cloche sonna pour les congés d'été, les parents étaient présents et l'ardeur initiale vida les classes, jusqu'à la corbeille à papier, démontra les radiateurs sous la surveillance de Jacques. Le premier soir du chantier, Mme Loiseau offrit un petit apéritif un tantinet improvisé. Le lendemain, les coups de pioche abattaient la balançoire, dont la maîtresse refusait l'accès aux élèves. Deux hommes se risquaient à découvrir le préau, dont les tuiles menaçaient de glisser et la charpente de se rompre. Huit jours plus tard, l'école d'Écomesnil n'avait plus que ses murs et ses fenêtres, elle avait perdu ses peintures, ses lambris, son parquet et son carrelage. Mme Loiseau, peu habile de ses mains, se sentait plus utile à préparer les salades qu'elle apportait le midi à l'équipe.

— Nos enfants n'ont plus le gîte, mais nous, on a le couvert, plaisanta Carole, qui n'en manquait pas une pour distraire les collègues de chantier.

— Vous travaillez comme des malades, remercia la mairesse tout émue de cette mobilisation.

L'entrain ne tarit jamais. Comme prévu, les tâches ne manquaient pas : des kilos d'enduits en première couche, plus les enduits de finition, suivis des peintures intérieures à étaler en longueur, en hauteur, les gouttes colorant les cheveux. Jacques installa de nouvelles toilettes :

— Main-d'œuvre et matériel compris, dit-il en guise de facture amicale.

Il les équipa même d'un défibrillateur.

Un habitant, ni parent ni élu, avait apporté ses compétences de spécialiste en parquets et rénova celui de l'école :

— Il faudra penser à le cirer !

Le résultat bluffa tout le monde.

Plus fort encore, les volontaires étaient si nombreux que le chantier franchit les grilles de l'école. Une équipe entreprit de nettoyer et réparer l'enceinte du cours de tennis. Les jeunes s'amusaient à tailler les arbres de la commune, les trois garçons se proposant de tenir l'échelle des quatre filles qui mimaient la peur.

— À la fin de l'exercice, il va nous rester des sous au budget, annonça Mme Loiseau, les larmes sans cesse au bord des yeux.

Pour maintenir l'ambiance des premiers jours, une solution conviviale fut improvisée : partager les repas, sur le principe des auberges espagnoles. Entre deux séances de gros efforts, les habitants d'Écomesnil se découvraient :

— On habite côte à côte et on se dit à peine « bonjour » !

— C'est vrai qu'on se connaît comme des étrangers.

— Moi, je vois vos enfants par la fenêtre... ils ont l'air mignons. En tous cas, ils ne se chamaillent jamais...

Les inconnus d'hier riaient ensemble ; ils chantaient, se racontaient des histoires drôles. Les anciens confiaient les souvenirs du village aux nouveaux habitants.

Après sept semaines de labeur, l'école d'Écomesnil avait une allure inespérée quelques mois auparavant. Du bureau de la maîtresse à l'écoulement des eaux pluviales, de l'armoire qui fait office de bibliothèque au banc où les mamans font la causette en attendant la sortie de leurs bambins, la vieille maison, que l'inspecteur voulait fermer, allait devenir le modèle qu'il montrerait aux communes du département.

— Et tout ça, grâce à vos manches retroussées et à votre générosité, remerciait la mairesse bouleversée.

— Ne pleure pas, lui dit Jacques devenu ami et complice de l'élue, avec un semblant de sourire aux lèvres. Le plus triste, c'est qu'on ne sait ce qu'on va faire maintenant pour rester aussi unis que pendant le chantier ! Aurais-tu une idée ?

— On n'a qu'à refaire la mairie, proposa Carole.

Mme Loiseau montrait de ses balancements de tête qu'il n'en était pas question. Elle ne voudrait jamais abuser de la gentillesse générale pour son confort personnel.

Comme pour les Gaulois du célèbre village résistant, un grand dîner mit le point final à l'été extraordinaire des Écomesnilois. Chacun se félicita d'avoir rencontré ses voisins, les enfants s'impatientsaient de la rentrée des classes et la maîtresse, qui avoua traîner des pieds les années précédentes, annula sa demande de mutation.

© Jean-Patrick Beaufreton – 2026